Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 50

Artikel: La fenna que vâo alla dein lo trein
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186001

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

dè beinda per tsi lo président, lè dou z'amœirâo, lè pareints et lo notéro, et quie firont dza 'na petita noce iô lo vin boutsi ne manqua pas et ma fâi tserdziront on bocon. Lo notéro écrise l'afférè et passà lo papâi âo président que sè met à lo liairè tot balameint. Ora ne sé pas quin n'idée lâi passà pè la boula, âo bin se l'étâi eimbrelicoquâ, mâ tantià que cru que l'étai ein tribunat, à n'on dzudzémeint, kâ quand l'eut tot liaisu, sè verà contrè sa felhie et son galant, que sè tchaffâvont dâi ge, et lâo fâ:

— Accusés! vous avez trois jours pour recourir.

La fenna que vâo alla dein lo trein.

Onna brava fenna que n'avâi jamé étâ ein tsemin dè fai, dévessâi preindrè lo trein à Lozena po allâ trovâ sa felhie qu'étâi mariâïe défrou. Ma fâi vo sédè qu'à Lozena lâi a adé 'na masse dè treins que vont dè ti lè cotés ein on iadzo et clliâo monsus dâo tsemin dé fai ne laissont montâ què tsau pou et à mésoura que lè treins partont. Adon cllia fenna, ein arreveint à la gâra, sè vâo dè suite einfatâ dein on vagon; mâ on eimpliyi la ratint pè son gredon et lâi fâ :

— Atteindè on momeint! quand foudra montâ, vo vu prâo criâ.

— Oh bin vo sarâi bin galé! se répond la fenna, m'appelo Cathrine Quaquelon.

---

1 **Le Contrebandier.**

Où l'avais-je déjà vu ? Il m'était impossible de le dire ; mais j'étais bien certain d'avoir rencontré ailleurs ce douanier qui me faisait les honneurs de la côte qu'il était chargé de surveiller.

J'étais allé rendre visite à mon ami Morandière, jeune peintre d'avenir, qui était venu à Sarzeau, dans la presqu'île de Ruiz, pour y passer une quinzaine et qui s'y oubliait depuis plus d'une année. Quand je l'interrogeai sur les motifs de ce séjour prolongé, il éluda ma question, et je n'insistai pas. C'était un contemplatif, un rêveur, que les réunions nombreuses, les plaisirs bruyants, effarouchaient facilement ; il était bien dans son élément, au milieu de ces landes mélancoliques et de ces plages solitaires qui ont échappé jusqu'à ce jour à l'invasion des baigneurs

— Allons à la côte, me dit-il le lendemain de mon arrivée, j'y ai un ami qui te la fera mieux connaître que personne. Les plus petites criques, les récifs les moins apparents lui sont familiers.

Nous trouvâmes celui dont il parlait, le douanier Genestous, suivant lentement, le fusil sur l'épaule, l'étroit sentier qui longe la falaise et embrassant du regard l'horizon qu'éclairait en ce moment un splendide soleil de printemps. Il reçut Morandière comme une vieille connaissance qu'on est toujours heureux de revoir ; je fus accueilli cordialement, comme l'ami de l'ami.

Pendant qu'il nous décrivait les sinuosités du rivage, nous montrait le bourg de Port-Navalo, les rochers de Locmoriaker, derrière lesquels se cachaient les alignements de Carnac, la presqu'île de Quiberon aux tragiques souvenirs, les îles de Hoat et de Hœdic, et plus loin les escarpements de Belle-Isle, que nous devinions, plutôt que nous ne les distinguions dans une brume laiteuse, je l'observais et je me répétais :

— Où diable ai-je vu cette tête intelligente, ces yeux petits et pétillants de vivacité méridionale, cette longue moustache noire, cette physionomie sympathique, cette taille un peu courte mais bien prise dans sa tunique de drap vert? Où ai-je entendu cette voix vibrante, dont l'intonation me rappelle l'accent de la frontière espagnole.

Nous nous oubliâmes longtemps devant ce panorama incomparable, ne nous lassant pas d'admirer ces paysages d'une variété infinie, dont le soleil adoucissait la sauvage grandeur, la majestueuse sérénité de l'Océan qu'animaient quelques barques de pêcheurs se balançant mollement au souffle du vent du sud. Genestous nous entraîna ensuite vers la maison qu'habitaient sa femme et sa fille. Il était temps de les informer de notre arrivée afin qu'elles préparassent le repas. Nos estomacs ressentaient les effets d'une longue course et de l'atmosphère excitante du rivage.

De la mère, j'ai peu de chose à dire, si ce n'est qu'elle portait vaillamment ses quarante-cinq ans, et que cette petite femme, au visage basané, déployait une activité remuante qui contrastait avec le calme des paysannes bretonnes. Sa fille était une superbe brune dont le grand œil noir, ombragé de longs cils, avait une étrange intensité d'expression. Ses cheveux, d'un noir d'ébène, étaient vigoureusement ondulés et formaient derrière la tête une touffe énorme qui eût fait rêver une Parisienne. Ses lèvres étaient un peu épaisses et leur incarnat faisait ressortir la teinte mate de son menton un peu fort, de ses joues d'un modelé parfait. Ses longues boucles d'oreilles, la croix formée de petits morceaux de marbre artistement assortis et enchâssés dans une garniture d'argent qui pendait sur sa poitrine, ne ressemblaient pas aux parures du pays. Tout en elle avait un cachet exotique.

Je remarquai l'émotion avec laquelle mon ami l'aborda, l'expression suppliante et craintive de ses yeux, et je ne me demandai plus pourquoi il était resté si longtemps dans la presqu'île. Mais elle, son attitude vis-à vis de lui trahissait une froideur et une réserve étudiées. Elle semblait prendre à tâche de le décourager. Toutefois, je surpris un regard qu'elle dirigeait vers lui, quand il se retourna d'un autre côté ; il n'indiquait assurément pas l'indifférence, encore moins l'hostilité. Je flairais un mystère qui excitait vivement ma curiosité.

Nous laissâmes les femmes aux soins de la friture et de l'omelette et reprîmes le chemin du rivage. Morandière, devenu brusquement rêveur et silencieux, nous quitta pour aller dessiner une petite anse où le soleil, intercepté par les pierres et tamisé par les herbes marines, produisait d'admirables effets de lumière. J'avais communiqué au douanier la sympathie qu'il m'inspirait lui-même. Je m'efforçai de fortifier sa confiance en moi pour le mettre sur la voie des confidences. Je cherchais toujours à me rappeler dans quelles circonstances je l'avais vu. Je ne sais qu'elle expression empruntée à l'idiome pyrénéen précisa mes souvenirs.

— Il y a deux ans, lui dis-je, n'exerciez-vous pas vos fonctions auprès du col de Gavarnie ?

Sa figure se rembrunit aussitôt.

— Oui, pour mon malheur, dit-il.

Je hasardai une question à laquelle il ne répondit pas ; il était absorbé par les souvenirs douloureux que j'avais évoqués. Sa pensée remontait vers un passé auquel il aurait voulu la soustraire. Je détournai la conversation et lui parlai de mon ami que nous voyions assis au bas de la falaise, le crayon à la main, mais il ne dessinait pas ; son regard était perdu dans les brumes de l'Océan, il semblait plongé dans de mélancoliques réflexions.

— Pauvre garçon ! dit le douanier après quelques instants de silence.

— Vous savez pourquoi il est malheureux ?

— Oui, il aime ma fille d'un amour honnête et profond.

— Et elle ne l'aime pas ?

— Je n'ai pas dit cela ; au contraire, je crois qu'elle éprouve le même sentiment pour lui. Je crois qu'ils se conviendraient parfaitement. M. Morandière est un brave jeune homme, il est d'une condition plus élevée que la nôtre, mais *janino* (traduction basque du nom de Jeanne) est digne de lui.

Cette expression de la fierté paternelle ne me fit pas sourire. Au fond, j'étais de son avis.

— Mais il y a un obstacle, reprit-il trisement ; maudit Dransac !

J'avais connu un homme qui portait ce nom et son souvenir se rattachait à un incident assez désagréable ; mais je ne jugeai pas à propos d'en parler. J'aimais mieux laisser libre cours aux confidences que j'attendais de Genestous. En effet, je devinais que,